

## La saucisse

«*À table !*» Chaque soir, ma mère sonne le glas, c'est l'heure du repas, l'heure du rassemblement familial, l'heure que tout le monde redoute. Chacun avance avec ses craintes, avec ses appréhensions, chacun avance cependant, puisqu'aucun retard n'est toléré. Je m'assieds à ma place, à gauche de mon père, à portée de baffe, à portée de stress. L'atmosphère est tendue autour des assiettes fumantes, la menace crépite au-dessus de nos têtes, l'électricité palpable circule entre les êtres. Vite se mettre en condition, ne rien laisser au hasard. Mains à plat posées de chaque côté de l'assiette, sans poser les coudes. Pieds joints sous la table, biens alignés dans les **chaussettes**. Dos droit et tête baissée, ne pas rire, ne pas parler. Nous devons seulement nous taire et attendre que le paternel soit assis et servi, puis à notre tour mastiquer, lentement, sagement, silencieusement. Je connais une technique secrète d'abstraction qui m'emmène planer un peu plus loin, je m'exerce souvent, je progresse. Et, quel que soit mon appétit, quel que soit mon goût pour la nourriture entassée, je parviens la plupart du temps à terminer cette putain d'assiette.

J'ai la chance d'apprécier une grande diversité d'aliments, sauf la saucisse que je trouve trop salée, trop grasse, trop visqueuse. Mon frère, lui, ne **raffole** pas des légumes. Il est déjà resté devant une assiette d'endives jusqu'au repas suivant. En sept heures, il a eu du mal à en venir à bout. Il est têtue, mais mon père aussi. Il lui avait promis le retour des endives pour le petit déjeuner, mon frère a capitulé et tout ingurgité au souper. Quand je dois terminer une assiette alors que je n'ai plus faim du tout, j'utilise la méthode «*engloutissement automatique*». Je mâche mécaniquement, consciencieusement, chaque bouchée, sans réfléchir, sans écouter mon corps repu. Ça passe. Par contre, avec la fameuse saucisse, cette technique manque d'efficacité. Un tel dégoût ne s'explique pas, il est difficile à surmonter, et l'engloutissement est lent. La dernière fois, j'ai cru me débarrasser de la corvée en mangeant rapidement de gros morceaux, résultat, tout est repassé et mon père m'a mise au coin pendant cinq heures. Le coin, sa punition préférée, il la décline en plusieurs degrés de souffrance, selon la gravité du méfait. Vomir à table m'a valu le coin le plus long — cinq heures, c'est l'horloge sur la **cheminée** qui m'informe — et le plus douloureux — avec une règle carrée sous les genoux, avec évidemment, les fesses relevées, le dos bien droit et les mains sur la tête. Heureusement que mon père a autre chose à faire que de nous surveiller parce que c'est intenable.

Après cet épisode, j'ai renoncé à la glotonnerie. Mon frère a déjà testé les petits morceaux à **Tambour**, mais ce con de clébard est tellement heureux qu'il est impossible de ne pas se faire repérer aussi sec. Il a aussi essayé de tout loger dans sa joue, façon hamster, puis de quitter la table pour tout recracher dans les toilettes, mais comme nous avons l'obligation de demander l'autorisation pour nous lever, c'est tendu.

Aujourd'hui, pas de chance, c'est à nouveau jour de saucisse, j'opte directement pour la méthode «*robot*», lente et laborieuse. Évidemment, c'est beaucoup trop long, mon père est pressé de me voir quitter la table et il trouve que mes manières ont assez duré. Il me demande d'accélérer. Je tente d'enchaîner un peu plus vite, je tente l'abstraction pour ne pas focaliser sur le goût et la texture, je convoque des images de plage, de grand air et de glace au chocolat, mais un haut-le-cœur me rappelle à la réalité organique. Je tente un timide regard vers mon père, je jauge sa rage qui pour le moment reste contenue, mais la noirceur de ses yeux, la crispation de son visage m'indiquent l'absence d'échappatoire. Son exaspération sur le fil et sa posture menaçante m'angoissent, son corps se situe beaucoup trop près du mien. Je dois vite obéir et avaler cette fichue saucisse, sans ciller. Je me déconcentre donc de chaque bouchée pour qu'elle glisse gentiment, sans nausée, sans dégoût. Je lutte contre mon propre corps, j'inspire en grand, enfourne une part, bloque ma respiration pendant la mastication, dégluti, puis enfin expire. Je m'applique, consciencieuse, et je sursaute en entendant son poing s'abattre sur la table. Il a frappé si fort que l'assiette s'est soulevée de quelques centimètres. Il se

lève d'un bond et me presse les joues de ses gros doigts **dodus**. Il me fait mal tellement il appuie sur ma mâchoire pour me tenir la bouche ouverte et y fourrer les morceaux.

— Avale ! hurle-t-il.

J'ai terriblement peur de lui vomir dessus, je préférerais m'étouffer plutôt que de dégobiller sur lui.

— Mais tu vas bouffer, bordel !

Il enfonce encore des morceaux de saucisse dans ma bouche qui pourtant n'a pas encore réussi à déglutir. Je n'arrive pas à gérer le trop-plein avec cette mâchoire qu'il comprime. Il reprend chaque morceau qui retombe dans l'assiette et l'enfourne à nouveau. La rugosité de ses gros doigts contraste avec la mollesse juteuse de la chair à saucisse. Je ferme les yeux pour me concentrer très fort et contrôler les réflexes de rejet. Tous les morceaux sont finalement entrés dans ma bouche, il me ferme la mâchoire pour s'assurer que rien n'en ressorte cette fois. Avec une main sur le haut de mon crâne et l'autre sous mon menton, il sert beaucoup trop fort, ce qui rend la mastication impossible. J'essaye d'avaler tout rond pour en finir, mais je m'étrangle et une partie de la saucisse me repasse par le nez. Je suis désolée. Je m'en veux terriblement, je sens que ça va l'énerver fort. Il me file une baffé à laquelle je m'attendais, ce qui n'empêche pas quelques morceaux d'être recrachés, si loin qu'ils sont allés **danser** de l'autre côté de la table. Son regard noir de rage transpire la détermination à aller au bout de son intention. Il ramasse les projections qui, une à une, reviennent dans mon assiette. La viande est partiellement mâchée, pleine de larmes, de bave et de morve, pas sûre que ce soit aisé à **digérer**. Le doigt menaçant, les yeux injectés de sang, il me menace :

— Tu veux jouer à la plus maligne ? Alors je te préviens, je te laisse deux minutes pour terminer toute seule sinon on y retourne et je te jure que cette fois rien ne ressortira ! Fais-moi confiance, cette assiette tu la termineras !

S'il avait quitté la pièce, la tâche m'aurait paru moins ardue. Sa présence m'opprime. Je regarde mon assiette écœurante, chaque déglutition est pénible, mais beaucoup moins que la menace paternelle. Je me sou mets, je n'ai pas le choix, mais je sens naître une infime résistance. Un embryon de rébellion, tapi très profondément, se réveille. Je regarde cette grosse main rugueuse, noueuse, posée près de mon assiette, elle est uniquement là pour m'intimider, me mettre sous pression. Chaque morceau avalé scelle une envie de vengeance, tout d'abord furtive puis de plus en plus prégnante. Je l'imagine soudain très bien cette fourchette, violemment plantée dans la chair de cette poigne détestable. Ma rage gonfle à chaque déglutition. Ma haine stimule de soudains et violents fantasmes. J'imagine l'acier planté, je vois le sang qui coule jusqu'aux **poils** de ses avant-bras. J'avale cette saucisse sans plus sourciller, motivée par la douleur et la stupéfaction de ce **blaireau** enfourché, transpercé, empalé.

Mon assiette est enfin terminée, mon père file dans son atelier en plaquant violemment la porte, sans un regard ni même un **au revoir**. Ma mère vient nettoyer la table en pestant :

— T'es contente ? Tu me l'as bien énervé !

— Désolée.

— Désolée ! désolée ! C'est trop tard pour être désolée ! Tu n'imagines pas toi, hein ? Tu crois qu'elle va redescendre toute seule une colère pareille ? Bah non ! Vous l'énervez, vous lui faites péter un plomb et c'est moi ensuite qui passe à la casserole pour le calmer !

Elle quitte à son tour la pièce, furax, mais en fermant la porte de l'atelier plus doucement que mon père. Je n'ai rien compris à cette histoire de casserole.